

Matins de la Philosophie 2021-2022

Guy Haarscher – Leçon 1 (28 septembre 2021) : La pensée critique et l'obstacle des pouvoirs : l'ennemi extérieur

Pensée critique, faits, vérité, valeurs

Pour aborder la notion de société “post-facts” ou « post-vérité », il faut d'abord définir, au moins provisoirement, les notions de **fait** et de **vérité**. Pour ce faire, il sera intéressant de les relier à une troisième notion : celle de **pensée critique**. Je mets pour l'instant de côté la question de l'application de la pensée critique aux **valeurs** (raison pratique).

La pensée – l'exercice de la raison – est intrinsèquement critique. « Critiquer » ne veut pas dire ici adopter une attitude purement négative. Le verbe signifie plutôt séparer le bon grain de l'ivraie, le valable du non valable. Si on dit quelque chose sur le réel, si on veut le décrire ou l'expliquer (trouver les causes d'un événement), il faut le faire rigoureusement, argumenter correctement, donner des preuves pour justifier une prétention : la prétention que la représentation donnée du réel soit correcte. D'autres prétentions peuvent être exprimées, et il s'agit de trancher pour savoir laquelle est adéquate. « **Veritas est adæquatio intellectus et rei** », disait Thomas d'Aquin : la vérité est l'adéquation de la pensée et de la chose ou des « faits ».

Peu importe pour l'instant que cette définition de bon sens pose des problèmes philosophiques redoutables (abordés notamment par Heidegger dans son article « Qu'est-ce que la vérité ? »). Nous dirons simplement qu'une représentation fautive n'est pas adéquate au réel qu'elle prétend décrire ou expliquer, et qu'une représentation vraie est adéquate au réel, aux faits. Le travail de la raison consiste à critiquer les représentations du réel proposées et à sélectionner celle qui est correcte, adéquate.

Galilée

Pour me faire comprendre, je prendrai l'exemple de **Galilée**, qui est central pour le développement de la pensée critique dans la modernité. On sait que ce grand physicien considérait au XVII^e siècle que Copernic, qui avait vécu au siècle précédent, avait eu raison contre Ptolémée : ce dernier, astronome du II^e siècle de notre ère, avait défendu la thèse (qui avait déjà été celle d'Aristote) selon laquelle la Terre était le centre immobile du monde, les planètes et les astres tournant autour d'elle. Copernic avait proposé comme simple hypothèse une autre représentation du réel astronomique : le soleil était au centre du monde et les planètes tournaient autour de lui. Nous savons aujourd'hui qu'il avait globalement raison, sauf notamment sur la centralité du soleil, qui n'est en réalité qu'une étoile perdue parmi des milliards d'autres, appartenant à des milliards de galaxies. Mais effectivement, la Terre et les autres planètes tournent autour du soleil.

Galilée était profondément convaincu que Copernic avait raison. Il perfectionna la lunette astronomique, ce qui lui permit de faire des observations plus précises (et les calculs nécessaires) pour démontrer sa thèse.

L'histoire pourrait s'arrêter là : Galilée a utilisé de façon remarquable sa raison critique pour éliminer la théorie de Ptolémée et retenir celle de Copernic. Mais il y a plus : en faisant cela, ce bon catholique heurtait les autorités de l'Eglise.

Cette dernière, raidie par les attaques frontales menées depuis le XVI^e siècle par les Protestants, considérait (comme d'ailleurs beaucoup de Réformés) que la Bible soutenait plutôt Ptolémée que Copernic : Dieu a créé l'homme à son image, c'est donc une créature privilégiée, et il est normal que le monde qu'il habite – la Terre – constitue le point central autour duquel tout tourne. Les astres constituent un monde parfait, de nature divine. Cette vision aristotélicienne avait été finalement (après de multiples controverses) adoptée par l'Eglise.

Qui plus est, dans le livre de Josué, ce dernier, successeur de Moïse, entré en « Terre promise », réussit le miracle d'arrêter la course du soleil devant les Amorrhéens médusés, démontrant par là même la supériorité de son Dieu sur la divinité solaire adorée par les autochtones. (Notons bien qu'il ne s'agit pas de faits historiques, Israël Finkelstein et Neil Asher Silberman ayant montré¹ que les Hébreux étaient probablement eux aussi des autochtones).

Dans une première controverse avec Galilée (1515-1516), le Saint-Office considérait que l'épisode mentionné impliquait que la course du soleil soit un mouvement réel, ce qui est le cas chez Ptolémée mais ne l'est pas chez Copernic (où il s'agit d'un mouvement seulement apparent). Or la Bible est un texte sacré, inspiré par Dieu. Si Galilée défendait Copernic, il contredisait, selon l'Eglise, la Parole de Dieu (reçue par des hommes inspirés). Il affirmait dans une Lettre à Christine de Lorraine en 1615 que « l'intention du Saint-Esprit est de nous enseigner comment on doit aller au ciel, et non comment va le ciel. »

Galilée se défendait en disant qu'il était un bon catholique mais que notamment sur ce point précis (le rapport entre le soleil et la Terre), sa raison critique lui montrait de façon catégorique que Ptolémée avait tort. Le cardinal Bellarmin, membre du Saint-Office (l'Inquisition), adoptant une position assez modérée, suggéra à Galilée de considérer le copernicanisme comme une simple hypothèse, ce que ce dernier refusa. Mais alors, cela voulait dire que quand il rencontrait une contradiction entre le texte sacré et ce que lui disait sa raison, il choisissait cette dernière, ce qui revenait à mettre le monde à l'envers (c'est le cas de le dire ici) : l'homme est une créature, qui plus est pécheresse, et que vaut sa raison par rapport à la Parole du Dieu créateur ? Mais Galilée, influencé en cela par le néoplatonisme de la Renaissance, considérait que les mathématiques fournissaient un accès à la réalité même, alors que le langage de la Bible, destiné à un auditoire plus fruste, était susceptible d'interprétation (c'est-à-dire qu'il ne fallait pas prendre ce texte au sens littéral). En 1616, la théorie de Copernic fut condamnée par l'Eglise, et Galilée fut prié de ne l'enseigner que comme une simple hypothèse.

Mais en 1632, Galilée écrivit, à la demande du pape Urbain II dont il était proche, un *Dialogue sur les deux grands systèmes du monde*, dans lequel étaient confrontés un défenseur de Ptolémée et un avocat de Copernic. Il accordait nettement ses faveurs au second. A son procès en 1633, il dut abjurer et donc rejeter le système copernicien. Il aurait, en sortant du tribunal, prononcé la fameuse phrase « Et pourtant, elle tourne ! », laquelle – bien que sans doute apocryphe – montre qu'il n'en « pensait pas moins » et qu'il ne s'inclinait pas intellectuellement. Cette hypocrisie lui sauva sans doute la vie : il termina son existence en résidence surveillée (il est mort en 1642, à 77 ans) sans subir le sort de Giordano Bruno, qui avait été brûlé à Rome en 1600 après un procès dans lequel le cardinal Bellarmin avait joué un rôle actif.

L'Eglise craignait que, si elle acceptait que la Terre ne soit pas le centre du monde et qu'un épisode de la Bible soit considéré comme « faux » (le soleil ne tourne pas autour de la

¹ Dans *The Bible unearthed*, New York, Free Press, 2001, traduit en 2002 sous le titre *La Bible dévoilée*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2004.

Terre), d'autres que Galilée ne s'arrêtent pas là et exercent leur raison critique à propos de textes bibliques et de dogmes de l'Église qui incarneraient des doctrines centrales du catholicisme. Elle n'avait pas tort : au XVIII^e siècle, les Lumières, et exemplairement Voltaire, radicaliseront la demande d'autonomie de la raison critique et attaqueront frontalement l'Église. Galilée avait donc, sans le vouloir, inauguré un mouvement de critique du dogmatisme religieux qui allait produire ses effets dans les siècles suivants. (Dans *Le nom de la Rose* d'Umberto Eco, publié en 1980 en italien et traduit en français en 1982, on voit le bénédictin **Jorge de Burgos** émettre les mêmes craintes trois siècles plus tôt, au début du XIV^e siècle).

Poincaré, le préjugé

On peut soutenir que l'attitude de Galilée, élargie à la connaissance de tous les domaines du réel, est bien exprimée dans une conférence donnée par le physicien et mathématicien Henri **Poincaré** en 1909, à l'occasion du 75^e anniversaire de l'Université Libre de Bruxelles :

« La pensée ne doit jamais se soumettre, ni à un dogme [une autorité], ni à un parti, ni à une passion, ni à un intérêt, ni à une idée préconçue [un préjugé], ni à quoi que ce soit, si ce n'est aux faits eux-mêmes, parce que, pour elle, se soumettre, ce serait cesser d'être ».

Les « adversaires » de la raison critique sont ici nommés. Ils se divisent en deux catégories. Il y a d'abord les ennemis **extérieurs** : ceux qui ne veulent pas entendre parler des résultats de l'action de la raison parce que ces derniers ne corroborent pas ce qu'ils disent, et sur quoi ils appuient leur pouvoir. Nous l'avons vu avec l'exemple de Galilée. Par ailleurs, des hommes puissants ont souvent intérêt à ce que les faits dévoilés par la raison critique (leurs éventuelles turpitudes) ne soient pas dévoilés. La pensée, donc, ne doit pas se soumettre à un « dogme » ou à un « parti ».

Bibliographie

B. Spinoza, *Traité théologico-politique* (1670), Paris, Garnier-Flammarion, 1697

E. Kant, *Réponse à la question : « Qu'est-ce que les Lumières ? »* (1784), trad., notes et analyse par J.-M. Muglioni, Paris, Hatier, 2015

Chaïm Perelman, Jean Stengers *et alii*, *Modernité du libre examen*, Éditions de l'Université Libre de Bruxelles, 2009.

Thomas Kuhn, *La Révolution copernicienne*, trad. franç., Paris, Librairie Générale Française, coll. « Livre de poche. », Biblio essais, 1992 (1^{re} éd. 1957)

Allan Bloom, *The closing of the American mind*, New York, Simon & Shuster, 1987. Trad. franç.: *L'âme désarmée. Essai sur le déclin de la culture générale*, Paris, Les Belles Lettres, 2018.

Leçon 2 (12 octobre 2021)

La pensée critique et le conformisme : l'ennemi intérieur

L'adversaire n'est pas qu'extérieur : il est aussi intérieur. Il est l'effet de notre réticence à penser par nous-mêmes, comme nous y invitait notamment Kant. Petit trajet d'*Eichmann à Jérusalem* (Hannah Arendt) à un jeu télévisé effrayant, en passant par la soumission à l'autorité selon Stanley Milgram.

Eichmann à Jérusalem

Le procès Eichmann a posé clairement la question de l'ordre donné². L'obéissance à un pouvoir légitime pouvait-elle justifier l'action d'Eichmann, comme le plaidait Servatius, son avocat à Jérusalem ? Mais le personnage d'Eichmann tel que décrit par Arendt a soulevé la question philosophique et psychologique de la *soumission à l'autorité*. Elle a affirmé qu'Eichmann n'était pas profondément antisémite, que c'était un personnage *banal*, un fonctionnaire prisonnier de la langue de bois bureaucratique³, un personnage carriériste. On a pu rattacher cette présentation au sous-titre du livre d'Arendt, *Un rapport sur la banalité du mal*. L'expression a donné lieu à d'innombrables controverses. Son ami le grand philosophe Gershom Scholem l'a accusée de pas éprouver d'amour pour son peuple : il est vrai que son ton sarcastique n'était sans doute pas à la hauteur de la tragédie que réincarnait ce procès et de la souffrance des témoins qui s'y exprimait (Arendt ne les a d'ailleurs pas tous écoutés – elle est pour finir restée relativement peu de temps à Jérusalem). De plus, ses attaques contre les conseils juifs, mises en parallèle avec la « banalisation » du personnage Eichmann, pouvaient suggérer un renversement assez insupportable des responsabilités.

Entendons-nous. L'expression « banalité du mal » était sans doute mal choisie (Arendt n'en a d'ailleurs jamais vraiment développé le concept). Le génocide des Juifs était *tout* sauf banal : il était monstrueux, démesuré, un « crime sans nom », disait Churchill. Arendt a d'ailleurs approuvé sans réserve ni ambiguïté la condamnation d'Eichmann à la pendaison⁴. Aurait-il mieux valu parler de la banalité des *auteurs* du mal ? La question peut se poser – d'où son intérêt – pour un nombre peut-être très grand d'acteurs qui, à un titre ou à un autre, ont accepté de participer à l'entreprise nazie, et en particulier au génocide des Juifs. Concernant Eichmann, Arendt a peut-être été piégée par la stratégie de la défense, visant à effacer les traits les plus « diaboliques » du personnage (ce n'est pas un « Richard III », écrit-elle, faisant allusion au tyran de la pièce de Shakespeare). Il faut dire également qu'elle ne bénéficiait pas, un an après le procès, du recul qui est le nôtre soixante ans plus tard, et qu'elle ne disposait pas des documents qui ont par exemple permis à David Cesarani d'écrire sa remarquable biographie d'Eichmann⁵.

Quoi qu'il en soit, Arendt a pointé un élément essentiel d'une banalisation *du mal lui-même* aux yeux de ses auteurs : leur incapacité (elle le souligne à plusieurs reprises pour Eichmann) de se mettre *à la place de l'autre*⁶. Eichmann parle de façon quasi désincarnée, mécanique, sans émotion apparente : son langage est bureaucratique, réifié. Ce qu'il a fait, il le justifie par un recours à l'autorité dans une logique bureaucratique, comme s'il s'agissait de mettre de l'ordre dans des papiers. On a l'impression que lui et ses semblables ne *voient* pas la

² La question avait déjà été posée à Nuremberg. Rappelons que le Statut ne retenait pas comme cause d'excuse ou de justification la légalité en droit interne du pays où avaient été commis les crimes, l'acte d'Etat ou les ordres reçus.

³ Le langage désincarné, désaffectisé et « bureaucratique » du meurtre est excellemment explicité dans le film de R. Belvaux, A. Bonzel et B. Poelvoorde, *C'est arrivé près de chez vous* (1992).

⁴ « Et puisque vous avez soutenu et exécuté une politique qui consistait à refuser de partager la terre avec le peuple juif et les peuples d'un certain nombre d'autres nations – comme si vous et vos supérieurs aviez le droit de décider qui doit et ne doit pas habiter le monde – nous estimons qu'on ne peut attendre de personne, c'est-à-dire d'aucun membre de l'espèce humaine, qu'il veuille partager la terre avec vous. C'est pour cette raison, et pour cette raison seule, que vous devez être pendu. » (*Eichmann à Jérusalem*, p. 481).

⁵ D. Cesarani, *Adolf Eichmann. Comment un homme ordinaire devient un meurtrier de masse* [2004], trad. franç., Paris, Tallandier, 2010.

⁶ « Il y avait dans le caractère d'Eichmann un défaut plus spécifique, et aussi plus décisif : une incapacité quasi totale de considérer quoi que ce soit du point de vue de l'autre. » EJ 115.

souffrance qu'ils infligent, ou s'ils la voient, c'est de façon désensibilisée, comme quand on nettoie en écrasant les insectes (métaphores sanitaires et animalières très utilisées dans le vocabulaire nazi). Ils n'arrivent pas à *juger* de la gravité de ce qu'ils font⁷, à en comprendre le mal. Cette paralysie éthique se double d'une sorte d'impuissance épistémologique : ne pas pouvoir se mettre à la place de l'autre, se montrer incapable de s'identifier à lui comme à un semblable, un autre être humain, un *alter ego*, empêche de comprendre ce qu'il vit. Il s'agit d'une sorte d'enfermement en soi et dans le groupe auquel on appartient, donc d'un aveuglement à l'autre : fin de l'éthique, fin de la raison (de la connaissance).

Dans les années 1980-1990, plusieurs procès marquants ont eu lieu en France : en 1987, celui de Klaus Barbie, chef de la Gestapo de Lyon, responsable notamment de la rafle des enfants juifs d'Izieu ; dans les années 1990, ceux de Paul Touvier, chef de la terrible Milice lyonnaise, et de Maurice Papon, secrétaire général de la préfecture de la Gironde (René Bousquet, responsable de la rafle du Vel' d'Hiv' à Paris durant l'été 1942, a été assassiné le 8 juin 1993, avant l'ouverture de son procès). Durant le procès Barbie, un débat eut lieu, cette fois concernant le crime contre l'humanité. La question fut tranchée par la Cour de Cassation qui déclara que les crimes contre les résistants pouvaient également être qualifiés de crimes contre l'humanité. C'était de nouveau mêler combattants⁸ et victimes (dont les femmes, les enfants, les vieillards...) et risquer, peut-être avec les meilleurs intentions du monde, de banaliser la Shoah. Simone Veil s'est remarquablement exprimée sur ce point : « Nous, les victimes, nous n'avons jamais demandé à être considérées comme des héros, alors pourquoi faut-il maintenant que les héros veuillent à tout prix et au risque de tout mélanger, être traités en victimes ? »⁹ Les résistants, tel Jean Moulin, avaient été victimes d'une répression sauvage en combattant, en toute connaissance des risques encourus, le régime. Les enfants juifs d'Izieu ne combattaient bien évidemment rien du tout et ont été envoyés à Auschwitz parce que Juifs, donc condamnés *a priori* pour le seul « péché » d'exister.

Milgram

Cette incapacité de se mettre à la place de l'autre est-elle banale, au sens de « courante », présente chez des gens qui ne sont pas monstrueux ? Arendt se serait-elle trompée sur Eichmann, monstre antisémite qu'elle aurait échoué à reconnaître comme tel, mais aurait-elle découvert un défaut d'empathie assez généralisé, présent chez des êtres ordinaires, pas plus méchants que la moyenne ? Quel est le sens de cette soumission à l'autorité criminelle qui semble barrer l'accès à la souffrance de l'autre ? C'est cette question que s'est posée le psychologue Stanley Milgram, professeur à Yale, après avoir pris connaissance du procès d'Eichmann et du livre d'Arendt¹⁰.

⁷ Arendt a par la suite développé toute une théorie du jugement. Ce travail a été interrompu par sa mort.

⁸ Voir *supra* le problème, apparenté mais différent, de la destruction des élites polonaises par les nazis (et les Soviétiques).

⁹ Cité par A. Finkelkraut, *La mémoire vaine : du crime contre l'humanité*, Paris, Gallimard, 1992, p. 43.

¹⁰ "Arendt contended that the prosecution's effort to depict Eichmann as a sadistic monster was fundamentally wrong, that he came closer to being an uninspired bureaucrat who simply sat at his desk and did his job. For asserting these views, Arendt became the object of considerable scorn, even calumny. Somehow, it was felt that the monstrous deeds carried out by Eichmann required a brutal, twisted, and sadistic personality, evil incarnate. After witnessing hundreds of ordinary people submit to the authority in our own experiments, I must conclude that Arendt's conception of the banality of evil comes closer to the truth than one might dare imagine..." (Stanley Milgram, *Obedience to authority* [1974], *An Experimental View*, New York, Harper Perennial Modern Classics, 2009, p. 5. Dorénavant: OA). Je cite l'édition originale, mais il existe une traduction française : S. Milgram, *Soumission à l'autorité*, Paris, Calmann-Lévy, 2^e éd, 1994.

Milgram sait bien qu'il vit, au milieu des années 1960, dans un contexte totalement différent de celui du nazisme. D'une part la terreur a disparu¹¹, lui et les gens qu'il va utiliser (le mot, on le verra, n'est pas trop fort) dans sa célèbre expérience vivent en démocratie libérale, titulaires de droits de l'homme protégés par la Constitution des États-Unis. D'autre part, le mépris de l'autre « inférieur » n'est plus martelé dans les têtes par un Parti tout-puissant¹², mais c'est le contraire qui a lieu : on est supposé avoir enseigné aux individus le respect et les droits d'autrui¹³, et l'obligation de désobéir à des ordres illégaux¹⁴ alors que, comme le dit Arendt, dans le nazisme c'est le crime qui était devenu obligatoire¹⁵.

Quelle autorité pouvait-elle, il y a cinquante ans, demander à des individus de commettre des actes abominables, immoraux et illégaux ? La Science et l'Université ne bénéficiaient-elles pas d'un prestige¹⁶ tel qu'elles auraient pu faire violer les droits de l'homme par les individus ? La Science et le Progrès n'étaient d'ailleurs pas contestés à l'époque comme c'est souvent le cas aujourd'hui. Milgram se propose donc de faire une expérience destinée à savoir jusqu'où des individus pourraient aller dans la soumission à l'autorité de la Science. Il place une annonce dans un journal local¹⁷ de New Haven, Connecticut, ville dans laquelle se trouve la prestigieuse université Yale, membre de l'Ivy League : l'image de l'Université compte essentiellement pour les participants, ce qui s'y passe leur étant par définition incompréhensible¹⁸. L'annonce invite les gens intéressés à participer pour une petite somme d'argent à une expérience à Yale dans le laboratoire du prestigieux professeur Milgram. Il s'agit, dit le texte, d'une expérience sur la mémoire. Un certain nombre d'individus se présentent, motivés par l'argent et par la curiosité : ils vont entrer dans le Temple du Savoir. Entouré de machines impressionnantes, habillé de la blouse blanche du chercheur, Milgram présente l'expérience. Il s'agit de tester une loi selon laquelle la mémoire se trouve fortement améliorée quand toute erreur de mémorisation est sanctionnée. Dans le cas présent, on utilisera des décharges électriques. Sous-entendu (c'est très important) : vous participez à une expérience qui permettra d'améliorer la mémoire, donc les capacités de l'esprit humain, les Lumières, bref vous travaillez au progrès de l'Humanité (implicitement : vous devenez presque

¹¹ "Our studies deal only with obedience that is willingly assumed in the absence of threat of any sort;..." (OA, préface, p. XXI).

¹² "At least one essential feature of the situation in Germany was **not** studied here—namely, the intense devaluation of the victim prior to action. against him. For a decade and more, vehement anti-Jewish propaganda systematically prepared the German population to accept the destruction of the Jews." OA, p. 9.

¹³ "Many of the subjects, at the level of stated opinion, feel quite as strongly as any of us about the moral requirement of refraining from action against a helpless victim. They, too, in general terms know what ought to be done and can state their values when the occasion arises. This has little, if anything, to do with their actual behavior under the pressure of circumstances..." OA, p. 6.

¹⁴ Voir Klein 154 sq.

¹⁵ « Et de même que dans les pays civilisés, la loi suppose que la voix de la conscience dise à chacun : "Tu ne tueras point", même si l'homme a, de temps à autre, des désirs ou des penchants meurtriers, de même la loi du pays de Hitler exigeait que la voix de la conscience dise à chacun : "Tu tueras", même si les organisateurs de massacres savaient parfaitement que le meurtre va à l'encontre des désirs normaux et des penchants de la plupart des gens. » EJ 278.

¹⁶ "... in a larger context that is benevolent and useful to society—the pursuit of scientific truth. The psychological laboratory has a strong claim to legitimacy and evokes trust and confidence..." OA p. 9.

¹⁷ OA 14 sq.

¹⁸ Milgram avait commencé son expérience avec des étudiants. Il l'a par la suite élargie à un public plus large (OA, avant-propos de P. Zimbardo, p. xiv).

un universitaire...)¹⁹. Le participant ne discute bien entendu pas la prétendue « loi » (dépourvue de toute base scientifique) : il ne connaît rien à la psychologie sociale, spécialité de Milgram, c'est-à-dire aux implications sociales des phénomènes psychologiques. « C'est vous qui le dites », pourrait-il répondre au savant.

On présente au participant son partenaire (qui est en réalité un comparse). Le premier sera moniteur et enverra les décharges en cas d'erreur, l'autre sera l'élève dont on teste la mémoire. On tire au sort les rôles, mais il s'agit d'un stratagème : le participant est toujours choisi comme moniteur. Parce qu'on l'aura compris : il ne s'agit pas de tester cette loi saugrenue (qui suis-je, pense le participant, pour la contester au nom de mon pauvre sens commun ?), mais bien la *soumission à l'autorité* du savant. Jusqu'où ira le « moniteur » ? Dans le cas standard (de multiples variantes de l'expérience existent), le faux élève et vrai comparse se place derrière une paroi. On lui montre avant cela une liste de substantifs accolés à des adjectifs. Il devra se souvenir et dire à quel substantif était accolé tel ou tel adjectif. Il va systématiquement se tromper, obligeant le « moniteur » (l'individu testé pour sa soumission à l'autorité) à envoyer des décharges de plus en plus fortes pour « punir » un individu qu'il ne connaît pas, qui ne lui a donc rien fait²⁰, en le « torturant » pour des erreurs triviales. Ce n'est pas de pouvoir qu'il est ici question : le pouvoir est associé à la contrainte, à la violence possible²¹. Non, il s'agit de l'*autorité* du savant (de la Science), c'est-à-dire de sa légitimité²², de sa capacité à faire faire quelque chose à autrui *sans violence*, simplement parce que c'est *lui* qui l'ordonne.

Les résultats de l'expérience sont inquiétants : la majorité des testés va jusqu'au bout²³, malgré les cris de souffrance (parfaitement joués) du comparse. Or, rappelons-le, il n'y a en l'occurrence ni terreur (le testé peut arrêter quand il le veut : il risque seulement de subir le regard réprobateur du savant et de perdre quelques dollars) ni propagande (on enseigne à tous le respect des droits d'autrui). Ce conformisme est préoccupant à plus d'un titre, précisément parce que le savant possède *une autorité sans pouvoir* : celui qui obéit ne peut même invoquer la peur ou le bourrage de crâne comme excuse. *Terrible pesanteur du conformisme dans une société valorisant en théorie l'exercice de la raison critique*²⁴.

¹⁹ "... a larger context that is benevolent and useful to society—the pursuit of scientific truth." (OA, p. 9).

²⁰ "I must conclude that Arendt's conception of the banality of evil comes closer to the truth than one might dare imagine... ordinary people, simply doing their jobs, and without any particular hostility..." (OA, p. 6).

²¹ "Our studies deal only with obedience that is willingly assumed in the absence of threat of any sort..." (OA, preface, p. xxi).

²² "The most common adjustment of thought in the obedient subject is for him to see himself as not responsible for his own actions. He divests himself of responsibility by attributing all initiative to the experimenter, a legitimate authority..." (OA, p. 7).

²³ Cette remarque est valable tant pour les expériences de Milgram que pour ses multiples reproductions à travers le monde. Voir https://fr.wikipedia.org/wiki/Expérience_de_Milgram#Résultats

²⁴ "... it makes no sense to continue to administer increasingly painful shocks to one's learner after he insists on quitting, complains of a heart condition, and then, after 330 volts, stops responding at all. How could you be helping improve his memory when he was unconscious or worse? *The most minimal exercise of critical thinking* at that stage in the series should have resulted in virtually everyone refusing to go on..." (OA, avant-propos, p. xv; je souligne).

Le jeu de la mort

Très récemment, l'expérience a été refaite encore une fois, dans le cadre cette fois-ci d'une émission télévisée de divertissement avec public. On passe donc pour ainsi dire de l'autorité d'Hitler à celle du savant, puis à celle de l'animateur télé. Dans ce « jeu de la mort », les participants vont de nouveau aller majoritairement jusqu'au bout. Un philosophe, Michel Eltchaninoff, a décrypté l'émission dans un livre très intéressant intitulé *L'expérience extrême*, écrit avec le réalisateur Christophe Nick²⁵. Soulignons qu'il ne s'agit que d'un jeu, d'un divertissement : ce n'est plus un professeur d'université qui dirige l'expérience, mais une animatrice, Tania Young, ancienne présentatrice de la météo sur France 2. Le public hurle pour encourager le « testé » à aller jusqu'au bout, malgré les plaintes et cris (certes simulés, *mais le supposé « moniteur » ne le sait pas*) de la victime enfermée dans une cabine. L'autorité de la science pouvait empêcher le moniteur de se *mettre à la place* de sa victime, et donc d'arrêter rapidement l'expérience. Mais quelle « autorité » peut-on accorder à une animatrice d'émission de télévision pour aller si loin dans l'obéissance inconditionnelle ? En fait, il n'y en a aucune : c'est la télé, c'est l'hystérie du public qui suscitent une pression de conformité tout à fait effrayante. Le conformisme et la soumission à l'autorité peuvent encore (peut-être plus que jamais) exercer leurs ravages au sein de la société contemporaine, et cela même dans le cadre de *simples activités de divertissement* : ni la terreur, ni la propagande ni l'autorité de la science ne sont ici en cause.

Bibliographie

H. Arendt, *Eichmann à Jérusalem* [1963] (trad. franç., Gallimard, coll. “Folio-Histoire”).

D. Cesarani, *Adolf Eichmann. Comment un homme ordinaire devient un meurtrier de masse* [2004], trad. franç., Paris, Tallandier, 2010.

Stanley Milgram, *Obedience to authority* [1974], *An Experimental View*, New York, Harper Perennial Modern Classics, 2009, p. 5. Il existe une traduction française : S. Milgram, *Soumission à l'autorité*, Paris, Calmann-Lévy, 2^e éd, 1994.

C. Nick & M. Eltchaninoff, *L'expérience extrême*, Paris, Éditions Don Quichotte (Le Seuil), 2010.

²⁵ Voir C. Nick & M. Eltchaninoff, *L'expérience extrême*, Paris, Éditions Don Quichotte (Le Seuil), 2010.